

Bruno BERCHOUD – Bruno Berchoud vit et travaille à Besançon.

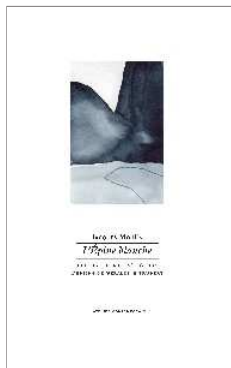
Il a publié six livres : *L'Ombre portée du marcheur* (éd. Le Dé bleu, 1998, Prix Max-Pol Fouchet 1998) ; *Comme on coupe un silence* (éd. Le Dé bleu, 2000) ; *Leurs mains* (éd. Cheyne, 2005, livre publié avec le concours du Centre national du Livre) ; *Obscurité des visages* (éd. Gros Textes, mars 2008) ; *Une Ombre au tableau* (éd. L'Atelier du Grand Tétras, Prix Jean Follain 2010) ; *La Beauté du geste* (éd. Clarisse, coll. « Parcelles », 2011).

Il a participé à plusieurs anthologies : *Le Courrier de l'Orénoque* (1994, ouvrage bilingue franco-espagnol), *Ce que disent les mots* (anthologie de trente auteurs du Dé bleu, par Pierre Maubé, éd. Éclats d'encre, 2004), et publié dans de nombreuses revues : *Poésie1*, *Vagabondages*, *Le Nouveau Recueil*, *Décharge*, *Le Croquant*, *Parterre Verbal*, *Verso*, *Rétrovisueur*, *Traces*, *Poésie première*, *Friches*, *Gros Textes*, *Sezim*, *Liqueur 44*, *N4728*, *La Revue de Belles Lettres*.

Depuis 2002, il est chroniqueur dans la revue de poésie *Décharge*.

[Bio-bibliographie parue dans *Lettres comtoises* n° 8, décembre 2013]

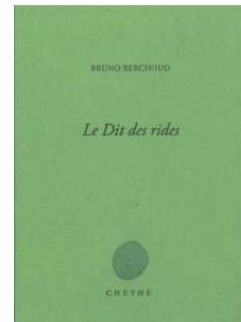
Bruno BERCHOUD, *Le Dit des rides*, Devasset (07), Cheyne éditeur, 2018, 78 p., 17 €. & Jacques MOULIN, *L'Épine blanche*, Strasbourg, L'Atelier contemporain, 2018, 111 p., 20 € [n° 14].



La mère, la mère, toujours recommencée ! Les souvenirs de nos mères, disparues ou très âgées, nous reviennent en marée haute. C'est presque tous les jours que nous y pensons. Et c'est ainsi, de ces pensées filiales et affiliées, que Jacques Moulin et Bruno Berchoud ont fait dernièrement, chacun à sa manière, un livre de poésie, d'une poésie très personnelle, riche en détails et émouvante.

L'Épine blanche n'élabore pas d'argument ni ne raconte d'histoire. Son principe structurel se trouve plutôt dans les mots mêmes, leurs suggestions, leurs ressemblances, l'homophonie surtout de mère/mer, pour une mère qui vivait tout près de la mer. « La mère remonte. Fragile sur les sables et les galets. Assise sur un banc souffle court. » Les pages y font contraste : une page presque blanche comportant seulement quatre ou cinq vers fait face à une autre remplie de prose poétique, une prose saccadée, aux mouvements circulaires, où le fils égrène ses activités de deuil et de souvenir. Et l'épine blanche ? Elle symbolise, ai-je compris, à la fois la dame et le deuil.

Les pages du *Dit des rides* se consacrent chacune à un souvenir précis, qui prend souvent son point de départ dans une expression de tous les jours. « Non, ma mère, tu ne monteras plus sur l'escabeau. » « Comme disait ton père. » « Comme les vieux. » « Cela ne se fait pas. » Et puis, trois ou quatre courts paragraphes en prose font l'élaboration nécessaire. De la prose, des expressions de tous les jours, est-ce tout de même de la poésie ? Je dirais que oui. Il y a des raccourcis, quelques obscurités, et comme chez l'autre, les mots peuvent se lier par leurs suggestions ou ressemblances. « Scène de ménagerie – repas de fête en magasin de porcelaine père dans le rôle de l'éléphant prendra son air de rien. » Et au fil des moments décrits, tout un petit monde s'esquisse, celui de gens modestes qui ont connu la guerre, qui ne font pas de voyages (cette mère-là ne connaît pas la mer), qui n'assistent jamais aux concerts, de femmes qui ne conduisent pas, qui vont à l'église, qui ne disent jamais de gros mots. C'est tendre, touchant, respectueux.



David Ball